

JORGE ZEPEDA PATTERSON

Les corrupteurs

roman traduit de l'espagnol (Mexique)
par Claude Bleton

ACTES SUD

Pour Clara, Sergio et Camila.

MARDI 19 NOVEMBRE, 17 HEURES

Pamela

Son premier réflexe fut de redescendre sa jupe qui était retroussée jusqu'aux hanches. Mais les cordes aux poignets l'en empêchèrent ; une douleur sourde à la mâchoire lui rappela où elle se trouvait. Le gros qui l'avait frappée pour la réduire au silence et la bâillonner était toujours là, alignant ses ustensiles sur la commode. Pamela entrevit une grosse couverture, un marteau aplati et une sorte de petite batte en métal. Elle préféra détourner le regard.

Elle replia les jambes autant que ses liens pouvaient le permettre, pour présenter ses cuisses sous le meilleur angle possible. À quarante-trois ans, elle était encore considérée comme une des femmes les plus désirables du pays. Ses détracteurs aimaient à dire que ses jambes l'avaient portée au sommet de l'industrie cinématographique nationale. Pourvu qu'elles me tirent aussi de cette mauvaise passe, pensa-t-elle en s'accrochant à l'idée d'une séduction *in extremis*. Condamnée à se taire à cause du bâillon, elle n'avait pas d'autre solution.

L'homme semblait très absorbé, indifférent à la présence de la femme. Il allait de sa mallette à la commode avec des gestes précis, sans hâte ni hésitation, comme le commerçant qui organise son comptoir au seuil d'une nouvelle journée de travail. Pamela se rendit compte que cet individu se moquait éperduement de sa pose suggestive. Il n'avait pas l'intention de la violer. Une bonne nouvelle qui en annonçait une autre bien plus terrible. Une douleur au plexus révéla la panique qui peu à peu l'envahissait. Elle se demanda si cet individu était là pour lui extorquer des informations. Désespérée, elle se remémora tout

ce qu'elle savait, les secrets d'État qu'elle avait accumulés tout au long de son passé agité. Son bourreau, qui qu'il soit, n'était sans doute pas intéressé par son corps, mais il ne pouvait être indifférent à ses secrets, songea Pamela. Elle fit l'inventaire des informations qu'elle pouvait offrir : l'avion, les vidéos, l'accord.

Elle perdit tout espoir quand le gros se retourna, bardé dans un tablier en cuir, la massette à la main. Il la regarda sans lui accorder le moindre intérêt, sans chercher à lui ôter son bâillon pour l'interroger ; son regard calculait la meilleure façon de finir le boulot.

Pamela détendit les cuisses, baissa sa jupe comme elle put, et ferma les yeux.

LUNDI 25 NOVEMBRE, 10 H 30

Tomás

Britney Spears lui lançait des regards lubriques, le menton sur le pubis, et l'avantage, se dit Tomás, c'est que c'était son propre pubis. Ils étaient dans sa chambre, sous les draps froissés d'un lit duquel pendaient les chemises sales de la semaine passée. Sur la table de chevet, dans une soucoupe, des cosses de fèves répandaient une mauvaise odeur. Rien de tout cela ne semblait choquer Britney, à en juger par son air extasié. Il leva les yeux au plafond quand elle baissa le nez pour s'occuper de son entrejambe. Tomás s'abandonna à la première vague de plaisir, fantasmant sur la gorge profonde que devait avoir une chanteuse professionnelle. Soudain, la jouissance laissa place à la consternation quand il entendit des bruits étranges sortir de la bouche de Britney : des grincements aigus qui laissaient supposer qu'une tragédie allait bouleverser son anatomie.

Il se réveilla, contracté, en nage, tenant à deux mains son pénis encore en érection. Quelqu'un s'était collé sans pitié à la sonnette de l'entrée. Tomás enfila un peignoir, sortit de la chambre et traversa le petit salon pour atteindre la porte. Mario fit irruption, le visage en sueur, excité.

— Que se passe-t-il ? Tu m'as réveillé, j'étais sur le point de me taper Britney Spears, se plaint Tomás, encore secoué par le rêve qui venait d'avorter.

— Avec ou sans capote ?

— En rêve, personne ne baise avec une capote.

— Alors tu as sûrement échappé à la petite vérole, répondit Mario.

Tomás avait envie de retrouver la peau laiteuse de Britney : dans les rêves on n'attrape pas de maladies. Toutefois, Mario avait raison : "Mon subconscient pourrait avoir meilleur goût."

— Il y a des heures que j'essaie de t'appeler, tu n'as rien entendu ? lui dit Mario angoissé, balayant la pièce du regard en essayant de repérer le portable de son ami.

— Que se passe-t-il, merde, il y a le feu quelque part ?

Le problème avec Mario, se dit Tomás, c'est qu'il se fait trop de souci pour les autres et pour moi en particulier. Il n'a pas de vie personnelle.

— Je ne sais pas très bien, mais tu as mis le feu au pays.

— Explique-toi, tu me fais peur.

En réalité, Tomás croyait que Mario était incapable d'effrayer qui que ce soit, même s'il avait un véritable talent pour le faire paniquer.

— Les infos du matin ne parlent que de ton article. Le procureur prétend que c'est une fanfaronnade de ta part, mais un type du PRD a affirmé dans l'émission de Carmen Aristegui qu'ils vont demander l'ouverture d'une enquête sur le ministre de l'Intérieur.

Tomás n'était pas assez bien réveillé pour se rappeler ce qu'il avait écrit la veille ; cependant, les allusions au procureur et au puissant ministre de l'Intérieur déclenchèrent toutes les alarmes et dissipèrent les dernières brumes qui restaient de Spears. Peu à peu lui revinrent à l'esprit quelques lignes des paragraphes hâtifs qu'il avait envoyés la veille au journal.

— La présidence n'a pas encore réagi ? Quelle heure est-il ? demanda Tomás en se tournant vers la fenêtre.

Le mince rayon de soleil qui se faufilait entre les rideaux ne montrait que la poussière en suspension dans la chambre ; aucun indice de l'état d'avancement du jour où, selon Mario, il avait mis le feu au lac. Il essayait de se rappeler ce qu'il avait écrit la veille, mais sa gueule de bois n'était pas coopérative. Le journaliste se targuait d'avoir la saine habitude de se désintéresser des textes auxquels il avait apposé le point final ; il ne s'interrogeait plus depuis longtemps sur l'audience de ses écrits. Mais à en croire Mario, cet article ne prenait pas le chemin de l'oubli que connaissaient normalement ses chroniques. Tandis

que Tomás cherchait des réponses dans sa cervelle et allumait son ordinateur, Mario jouait son rôle en ouvrant les rideaux et en claquant les portes du placard pour dénicher du café.

Un premier coup d'œil sur l'écran confirma ses pires craintes. Normalement, il s'intéressait à la politique, jamais aux faits divers, mais cette fois il avait décidé de profiter de deux ou trois exclusivités peu significatives concernant la découverte du corps de Pamela Dosantos, cinq jours plus tôt. La veille au soir, il avait résumé ce qu'il savait de l'affaire et glissé quelques allusions pour arriver aux neuf cents mots qu'exigeait le responsable des pages d'opinion du journal. C'était un article bâclé, comme beaucoup d'autres ces derniers temps, cette fois parce qu'il avait rendez-vous avec des amis à La Nueva Flor del Son, le meilleur endroit pour danser la salsa.

Une fois encore, Mario coupa court à ses divagations en balançant un nouveau pavé dans la mare.

— Lave-toi et mets une cravate, les journalistes vont te courir après toute la journée.

L'injonction balaya ses petits soucis, car il se rappela l'état calamiteux des quatre cravates qu'il n'utilisait jamais.

— Où as-tu déniché cette info ? insista Mario.

— Quelle info ? Je ne comprends toujours rien à cette agitation. J'ai simplement résumé l'affaire Dosantos dont tout le monde parle, se défendit Tomás, et il se mit à lire à haute voix sur l'écran : « Les informations ont annoncé qu'Alfonso Estrada, maçon de profession, et Ricarda Pereda, femme de ménage, se sont introduits dans le terrain vague de la rue Filadelfia, du quartier Del Valle, pour avoir un peu d'intimité. Un gros tapis roulé et caché dans les broussailles du talus leur parut propice à leur projet : « bavarder » selon Ricarda, « se mélanger » selon Alfonso. Quoi qu'il en soit, ils durent s'interrompre quand ils virent qu'un pied dépassait à l'extrémité du tapis enroulé. »

« À la suite, je me contente de rappeler la carrière professionnelle de Dosantos, son illustre carrière : interprète de *Reynas del Sur*, et maîtresse de potentats et d'hommes de pouvoir. Je signale qu'elle avait ouvert récemment un restaurant à succès à Polanco, et je suggère la nécessité d'orienter l'enquête sur sa

mort vers les chefs d'entreprise et les politiciens qui ont fait de la table de cette femme le rendez-vous à la mode de la ville. Mais je n'ai donné aucun nom, conclut Tomás, épuisé par une si longue plaidoirie.

— Tu n'as pas besoin de donner des noms, répondit Mario. Si tu avais publié l'acte de baptême du responsable, c'était pareil.

C'est alors que Tomás se souvint. D'après son article, les forces de police savaient que le cadavre avait été déposé dans le terrain vague, car l'absence de sang laissait penser que Dosantos avait été torturée et assassinée ailleurs. Et pour enfoncer le clou, il signalait que les autorités s'étaient intéressées à une maison, au numéro 18 de cette même rue Filadelfia, à quarante mètres de l'endroit où la victime avait été découverte.

Tomás reconnut que tout autre journaliste se serait renseigné sur la propriété en question avant d'en parler ; lui-même l'aurait encore fait quelques années auparavant. Cependant, il y avait longtemps qu'il y avait renoncé, car sa rubrique n'était lue par personne, à l'exception de Mario et d'une douzaine de connaissances, pas toujours animées des meilleures intentions.

Le malaise qu'il avait ressenti la veille en écrivant l'adresse sans avoir aucune idée de l'identité de son propriétaire refit surface. Il avait assez de scrupules pour savoir quand il violait les codes du journalisme, mais trop de cynisme pour les écouter ; de toute façon, les remords ne figuraient plus dans son correcteur de style. Tomás se rappela que dans le même article il en avait eu d'autres en écrivant : "... Personne ne serait surpris si la conclusion de cette enquête nous apprenait qu'une fois de plus la vie imite l'art." Il était horrifié, pas seulement par ce cliché ringard, mais aussi par l'insinuation que les films de Dosantos pouvaient, même de loin, être qualifiés d'artistiques. Pourtant, la phrase était restée dans le texte envoyé.

— À qui appartient la maison ? demanda-t-il, passablement inquiet.

— Tu n'en as vraiment pas idée ? répondit Mario, encore une fois disposé à mettre à l'épreuve la patience de son ami.

— Qui y vit ? insista Tomás qui grillait d'impatience.

— Comment as-tu osé publier une adresse sans vérifier qui y habitait ? dit Mario, se vengeant ainsi des humiliations de tant d'années à jouer les écuyers.

Géné, et sans même réaliser ce qu'il faisait, Tomás posa les yeux sur la jambe infirme de Mario, dont ils ne parlaient jamais. Quand il releva la tête, son ami avait de nouveau le regard fuyant.

Cette fois, il lui donna les détails sans plus attendre.

— Il s'avère que la maison est le bureau personnel que le ministre de l'Intérieur utilise depuis peu. En réalité, tu incrimines Salazar.

Tomás accusa le coup. Augusto Salazar était l'homme le plus redouté du nouveau gouvernement. Le Parti révolutionnaire institutionnel, le PRI, avait réinvesti le palais présidentiel, Los Pinos, après douze années d'administration molle et inefficace du PAN, le Parti d'action nationale. La marge de victoire du chef de l'État actuel, Alonso Prida, montrait de l'avis général que le pays réclamait un présidentialisme fort. L'opposition et beaucoup d'analystes pensaient que Salazar, bras droit du président, était décidé à utiliser cette aspiration populaire comme alibi pour instaurer un régime autoritaire et assurer le maintien du PRI au pouvoir pendant plusieurs sextennats.

Tomás tapota l'épaule de Mario et s'affala dans le fauteuil. Maintenant, il avait davantage besoin de l'ami que d'un bretteur de mots. Il ne voyait aucun lien entre Salazar et l'assassinat de Dosantos, mais il était clair qu'associer l'un à l'autre l'avait précipité au fond d'un trou profond.

— Je devrais peut-être quitter le pays en attendant que tout s'arrange, dit Tomás mollement, sachant que les huit cents dollars qu'il avait mis de côté ne lui permettraient pas d'aller très loin.

— Pas d'affolement, répondit Mario. Si tu t'en vas, alors que tu es le seul à avoir des informations sur le lieu du crime, la police peut croire à ton implication, imaginer que tu as pris la fuite.

— Déconne pas, je n'ai rien à voir avec tout ça. L'info m'a été donnée par un ami samedi dernier et je n'ai pas pu résister à la tentation de l'utiliser, c'est tout, protesta Tomás.

— Et qui est cet "ami" ? s'enquit Mario en traçant des guillemets dans le vide.

— Personne de ta connaissance, répondit le journaliste sur un ton sombre.

Mais en se rappelant son informateur, Tomás se rendit compte que le trou se transformait en abîme.

— On t'a piégé. Il faut voir Amelia et Jaime.